

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 38, Number 1, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103682ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103682ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1970). Pages de journal. *Assurances*, 38(1), 61–88.
<https://doi.org/10.7202/1103682ar>

PAGES DE JOURNAL

III

par

Gérard Parizeau

À la Librairie Ducharme, j'ai eu l'occasion récemment de rappeler le souvenir de son fondateur et de sa boutique, boulevard St-Laurent, où je fréquentais parfois. Elle était au deuxième étage d'un immeuble démoli depuis, je crois, près de la rue Craig. J'y allais à l'heure du midi ou vers la fin de l'après-midi quand, fatigué de tout, je sentais le besoin de faire autre chose que mon métier. Quel charmant homme était M. Ducharme, serviable, très renseigné et toujours prêt à aider un plus petit que soi. Bougon au premier abord, il s'amadouait rapidement. Il m'aidait à mieux connaître les sujets qui m'intéressaient, en me donnant accès à ses sources de documentation. Il vivait entouré de fiches, de livres poussiéreux et vieillots. Si on était embarrassé, c'est lui qu'il fallait consulter. Ses précieuses fiches sont aux Archives de Québec, me dit-on.

61

Quelle gentillesse ont souvent ceux qui s'intéressent à l'histoire. Nulle part, sauf dans certaines bibliothèques, je n'ai eu le même accueil qu'auprès de ces historiens chevronnés qui sont ravis de renseigner celui qui, en toute modestie, avoue son ignorance, mais cherche à la vaincre. Tout est dans la manière dont on demande, me dit cette jeune femme qui, au-dessus du comptoir, me tend la *Barre du Jour* chez le libraire. Flatteuse? Je ne pense pas. Je crois en effet que tout est dans la manière de faire ou de dire, quand on a besoin des autres.



Sur ma table, il y a deux livres médiocres, mais pour des raisons différentes et à un moindre degré. L'un est *Correspondance de Charles Gil*, paru chez *Parti Pris*. On se demande pourquoi l'auteur a pris la peine de réunir en deux cent cinquante pages des lettres aussi dénuées d'intérêt dans l'ensemble et venant d'un homme qui, comme poète, n'a guère été plus intéressant que comme peintre. Réginald Hamel s'est donné beaucoup de mal, mais au prix de quel ennui pour le lecteur. Il aurait suffi probablement de quelques lettres et d'un texte un peu fouillé pour recréer l'atmosphère où Charles Gil a vécu une bohème sans grand intérêt, mais avec quelques sursauts.

Artistes et Artisans du Canada français : Suzor-Côté est plus médiocre dans sa facture. Il nous apporte sur un artiste excellent des faits assez mal présentés, mais valables. Employés par d'autres, ils prendront de l'intérêt.

Tout cela est utile pour celui qui s'intéresse à l'histoire; mais pourquoi prendre autant de temps pour accoucher de textes qui ont à peine la valeur et la taille d'une souris ?

Suis-je injuste ? Je ne le pense pas car, hélas, c'est avant tout le résultat qui compte.

62

J'ai beaucoup mieux aimé une lettre que Borduas a adressée, en 1953 au frère Jérôme à propos de son enseignement au Collège Notre-Dame. Elle est profondément humaine. On y retrouve l'être dévoué et bon qu'était Borduas. On le sent aussi détendu et ayant un peu la nostalgie du pays. Le livre de Guy Robert sur le frère Jérôme est bien sympathique pour son texte et ses illustrations. Il y présente un autre homme qui a exercé une grande influence sur l'enseignement des Beaux-Arts au Canada.



10 août

Tout à l'heure, j'ai demandé à ma femme d'où venaient les bleuets, les prunes, le raisin qui garnissent somptueusement notre table. Avec son bon sens ordinaire, elle m'a dit: « Comment veux-tu que je le sache. Pour le marchand, un fruit est bon ou mauvais; il ne vient pas d'un endroit quelconque. Il est cher ou pas cher, vendable ou bon pour la poubelle ». Pour la forme, je lui reprochai son absence de curiosité. Je suis bien humilié aujourd'hui, car j'ai rapporté de chez l'épicier tout à l'heure des myrtilles excellentes, mais dont l'origine m'est inconnue, comme ce sol où poussent plantes naines ou arrêtées dans leur croissance qui garnissent notre rocaille à Sainte-Adèle. Chaque printemps, une lutte s'engage avec le jardinier qui, au fond, n'est qu'un coupeur de gazon. Il veut tout arracher sous le prétexte facile qu'il y a de mauvaises herbes. Mais tout ne l'est pas dans ces plantes délicates à qui il faut donner le temps et des soins particuliers.

Qui a raison de celle qui tend à la qualité sans s'informer d'où le fruit vient ou de celui qui veut connaître l'origine avant tout ? Je crois que la question ne se pose pas. Rien ne sert de savoir d'où vient le fruit, s'il n'est pas ferme, juteux, plein d'une saveur exquise à cette époque de l'été finissant. Vaut-il mieux avoir devant soi une belle fille

aux aimables rondeurs que de savoir qu'elle est du pays de Galles, d'Ibérie, de Gaule ou d'Ispahan ?



L'autre soir, je me promenais à pas lents autour de la piscine de l'Alpine Inn, avec ma belle-fille. Il faisait un temps chaud et humide mais, dans la montagne, dès qu'il vente un peu, on se sent remis des fatigues du jour. Pourquoi ai-je évoqué le voyage du Vicomte d'Argenlieu, venu à Montréal avec Mlle de M. . . . pendant la dernière guerre. Je ne sais. De Gaulle l'avait nommée son représentant à Montréal par-dessus la tête du docteur X qui, jusque là, avait défendu les intérêts du mouvement gaulliste. Ce n'était pas chose facile car, à cette époque, la colonie française était affreusement divisée à Montréal. A tel point qu'il fallait éviter toute discussion ayant un caractère politique, à moins de bien connaître les gens avec qui l'on était. Il y avait ceux qui étaient pétainistes, il y avait aussi ceux qui, étant gaullistes, disaient pis que pendre du *vieux* ou plus poliment du maréchal, agrippé au navire de l'autre côté de l'eau et qui croyait à son rôle providentiel. Il n'y avait pas de plaisanteries à faire. On était violemment, passionnément pour ou contre.

63

De Gaulle n'a pas toujours eu la main heureuse dans le choix de ses délégués au Canada. Il faut dire qu'il prenait ce qu'il avait sous la main. Pourquoi nous a-t-il envoyé Mlle de M. . . . ? Je ne le sais vraiment pas. Peut-être était-elle venue au Canada, attirée par un cousin, grand seigneur et éleveur de visons installé dans la région de Chicoutimi où il avait épousé une fille de J.D. . . . ; autre grand seigneur, mais des pâtes et papiers. Plus tard, il fut député de la région quand beaucoup d'extravagances et quelques malheurs de l'industrie eurent ébranlé son empire. Il faudra un jour écrire l'histoire de ce grand bonhomme, dont le navire avait une voilure immense et un bien petit gouvernail: chose qui, tôt ou tard, mène au désastre. C'est ce qui arriva, au milieu de la prospérité et de quel éclat ! Sa vie vaut la peine d'être contée. Ma belle-fille m'écoutait sans mot dire, avec le respect qu'ont certains pour les propos des gens qui ont vécu longtemps ou qu'on aime bien.

24 août

Dans la revue *Imperial Oil*, il y a un article intéressant sur les chutes Churchill et les travaux qu'on y poursuit. C'est une réalisation

formidable dont on ne se doute qu'en voyant les chiffres et les photographies. Canaliser une chute de deux cent quarante cinq pieds de hauteur — de moitié plus élevée que celles du Niagara — construire quarante milles de digues, créer un réservoir ayant le tiers de la superficie du lac Ontario, ce serait une entreprise difficile, presque irréalisable, si l'on n'avait l'exemple des barrages de la Manicouagan et des grands travaux faits dans une nature dure, âpre, terrible. L'hiver, la neige, le vent et l'éloignement présentent des problèmes presque insolubles. On les résoud avec de robustes machines et des techniques bien rodées et efficaces.

Le problème humain est un des plus importants, car il est inutile de vouloir d'aussi gigantesques entreprises si la main-d'œuvre n'est pas satisfaite de son sort, à une époque où l'on ne peut la traiter à coups de trique. On fait tout pour lui rendre son travail et le séjour agréables. On la loge dans des roulottes qui sont de véritables maisons, on la nourrit abondamment et bien, on prépare ses loisirs et on la paie très cher. Tout cela pour pouvoir fournir à l'Hydro-Québec cinq millions et quart de kilowatts en 1976, dirigés vers les centres de consommation du Québec, de l'Ontario et des États-Unis. Et pendant ce temps, on construit des centres nucléaires où l'on produira de l'électricité en partant de réacteurs puissants. Une fois ceux-ci mis au point, peut-être constatera-t-on que le prix de revient de l'un est bien plus élevé que celui de l'autre. Tant il est vrai qu'avec les progrès de la science, les méthodes d'hier ne sont pas nécessairement les meilleures, comme le navire à vapeur a pris la place du bateau à voile et le vapeur a cédé la sienne au navire chauffé au mazout, qui sera bientôt remplacé à son tour par le bateau mû par un réacteur nucléaire.

Tout dans la production de l'électricité finira par être une question de prix. Si la matière première restera immuable, si le coût de production diminuera avec l'amortissement des frais d'installation, c'est celui du transport qui restera le grand problème. C'est là que l'initiative d'Hydro-Québec à Ste-Anne de Varennes prend tout son intérêt. Le dernier numéro de *Forces* donne des détails extrêmement intéressants sur le laboratoire de recherches que la Commission est en train de monter pour pousser le plus loin possible l'étude du transport à grande distance.



On vient de forcer M. Jean Lesage à donner sa démission comme chef du parti libéral. Il lui arrive ce qui s'est passé dans le cas d'un

autre chef. C'est lamentable, car M. Lesage a fait énormément pour son parti depuis 1960. À ce moment-là, il avait bousculé l'Union Nationale et avait installé ses gens à sa place. Il s'en était suivi une période d'extraordinaire activité avec la collaboration de Paul Gérin-Lajoie, de René Lévesque et d'Eric Kierans. Après la défaite de 1966, le parti a été extrêmement tirailé.

Il est désolant de constater comme le milieu politique peut être dur, ingrat. Il n'hésite pas à sacrifier un homme quand on croit qu'il n'est plus valable pour l'avenir, même s'il a rendu les plus grands services. Autrefois, il valait mieux se retirer avant d'être trop vieux. Maintenant, tenir cinq ans, dix ans, est presque extraordinaire, tant les gens sont impatientes et tant ils ont l'esprit critique. Le temps n'est plus où on pouvait rester au pouvoir vingt-cinq ans comme M. Mackenzie King l'a fait. Mais quelle pitié que de bousculer ainsi un homme qui a vu clair, qui a fait de grandes choses, et qui, selon certains, est peut-être le seul homme de gouvernement dans le groupe.

65



Tout à l'heure, à la messe, il y avait une dame coiffée d'un chapeau. D'un âge certain, elle n'est pas venue ainsi à l'église par souci d'élégance, mais sans doute par habitude. Elle était la seule et, à cause de cela, elle faisait un peu figure anachronique dans cette nef, datant de vingt ans à peine, que fréquentent l'été des gens vêtus, ou plutôt dévêtus de toutes les manières: certaines acceptables et d'autres vraiment trop négligées ou audacieuses. Je ne suis pas encore assez myope pour ne pas deviner sous ces étoffes légères les formes les plus charmantes. Je ne peux m'empêcher sans fermer les yeux d'en suivre les lignes courbes et gracieuses. Mais à qui la faute? Ne serait-ce pas à ces aimables femmes qui ne font pas la différence entre les lieux saints, la plage ou la place publique?

Je me rappelle avec amusement une visite faite un jeudi après-midi, à la chapelle du couvent des Dominicaines de Vence. Oeuvre de Matisse, ce vieux mécréant, la chapelle est fameuse dans toute la région. Elle attire les *aoûtiens* et autres touristes qui veulent voir les dessins, le chemin de croix, le crucifix, les vitraux et le maître-autel, œuvre d'un très grand artiste, incroyant mais qui a fait une bien belle chose. Une sœur surveillait l'escalier qui mène à la chapelle. À un moment donné, elle dit à un vacancier venu en short et qui avait cru bon de s'entourer

le bas du corps d'une couverture de voyage: « Monsieur, remontez. Ce n'est pas un lieu de mascarade. »



66 Il est très curieux de voir comme les habitudes changent. Autrefois, les femmes arboraient leurs plus beaux atours à l'église. Il n'aurait été question pour aucune d'elles de ne pas avoir de chapeau. Puis, elles ont fait usage d'une mantille noire, grise ou blanche. Les prêtres tonnaient encore contre l'ouverture des corsages qu'ils surplombaient à la table sainte. Est-ce pour cela qu'on distribue maintenant la communion debout? Peut-être, mais c'est sûrement ainsi plus rapide et mieux ordonné.

Les cierges ont disparu, et c'est malheureux. J'aimais leur lueur vacillante dans la pénombre du soir ou de la nuit, comme la musique des grandes orgues remplacées à Sainte-Adèle par un orgue mécanique, une batterie et un instrument à vent, d'où l'on tire de bien étonnantes harmonies. Malgré cela, une jeune femme charmante m'a dit à la sortie: « J'admire la participation des fidèles à la messe. » Or, c'est cela que le nouveau clergé — évêque en tête — recherche. Mais pourquoi faut-il que l'enfant à la batterie tape à tour de bras sur sa caisse et ses cymbales et que le trombone laisse échapper des bruits sourds, même dans cet exquis *Agneau de Dieu* que l'on chante en chœur, assez bien parce qu'il émeut.

Monaco, 7 septembre

C'est un bien curieux congrès que ce *Rendez-Vous de Septembre*, qui réunit des réassureurs des quatre coins du monde. Hier, dans le hall de l'Hôtel de Paris, il y avait O. de Milan et L. de Rome, R. de Paris, B. du Mans, S. de Roumanie et P. de Bulgarie. Il y avait aussi des Anglais de Londres à la moustache soyeuse et abondante comme celle qui, tout à l'heure, flottera dans la piscine du Old Beach, ainsi qu'une algue brune de la Mer des Sargasses. Il y a des Américains, aux étonnantes chemises colorées comme une palette de peintre. Il y a des Sud-Américains, un Espagnol de Barcelone, un Noir du Soudan et des gens de l'Afrique du Nord, auxquels les Français font plus ou moins grise mine, en se rappelant ce qu'on leur a enlevé sans même les indemniser.

Tout ce monde élégant va, vient dans le grand hall, tire son carnet pour noter un rendez-vous et, plus tard, se retrouve dans un cocktail

où coule abondamment le champagne de l'amitié. On ne fait pas beaucoup d'affaires. On consolide les relations ou on en crée de nouvelles. On va surtout aux nouvelles. On ouvre des portes que d'autres utiliseront plus tard.

L'atmosphère est meilleure cette année que l'an dernier: les affaires de réassurance s'étant améliorées un peu. En septembre 1968, on vitupérait contre le courtier, ce fauteur de déséquilibre. On se demandait ce qu'il fallait faire pour cultiver à nouveau la plante rare et délicate qu'est le bénéficiaire technique. Cette année, on s'interroge sur les gros risques industriels: source de profit quand rien ne se produit, mais aussi de pertes coûteuses, comme certaines femmes qui, en se retirant de la vie d'un homme, laissent son escarcelle vide. Il y a aussi les « captives », ces esclaves de l'assurance unies à un conglomérat par des liens plus forts que ceux du mariage et qui sont souvent des cauchemars pour les réassureurs qui les accueillent: la déception succédant aux espoirs du début.

67

Samedi, tous retourneront dans leur pays, avec la certitude de revenir l'automne prochain, comme ces voliers d'oies blanches qui, en octobre, se posent au large du Cap Santé, face à la pointe d'Argentenay à l'extrémité orientale de l'Ile d'Orléans.

Saint-Paul de Vence, 12 septembre

Nous sommes logés dans l'annexe de *La Résidence*, auberge qui jouxte les murs de la vieille ville. Il y a foule, non de pèlerins, mais de touristes venus visiter ces vestiges des temps anciens. On les a restaurés pour rendre le séjour agréable aux curieux des temps modernes. Dans la ville, il y a des boutiques, des marchands d'artisanat ou d'œuvres d'art de tous genres, tant il est vrai que la différence est souvent mince entre l'œuvre de l'artisan et celle de l'artiste. Quand passe-t-on de l'une à l'autre? Est-ce que l'un ne fait pas un objet soigné, ingénieux, joli, somptueux même, mais d'utilité immédiate, tandis que l'autre imagine des choses utiles pour le plaisir des yeux et pour la spéculation à laquelle elles donnent lieu.

En me promenant dans la ville, tout à l'heure, je vérifierai si ma définition colle aux faits. Peut-être n'est-elle qu'un simple à-peu-près de celui qui, ayant bien mangé, croit que tout dans la vie peut se résoudre en formules.



Un peu plus tard dans l'après-midi, nous irons à la foire des antiquaires qui se tient, pas très loin d'ici, à Haut-de-Cagnes.

68

Quel charme a cet arrière-pays entre Nice et Cannes! Il a été habité depuis des siècles par des gens qui ont laissé dans le paysage des traces de leur gentillesse et de leurs goûts: cyprès sombres, murs de pierre colorée, stucs de teinte claire, toits de tuile rouge palie par le soleil, châteaux construits au haut d'un piton pour résister aux Sarrasins et qui ne subissent plus que l'assaut des touristes. Il y a aussi les oliviers et les arbres fruitiers, les arbustes et les haies taillés avec un soin extrême. Rien ne paraît avoir été laissé au hasard; tout semble être là pour le plaisir des yeux.



Au moment du départ à Monaco, nous avons pu avoir la petite Renault 16 que j'avais retenue par l'Hôtel quelques jours plus tôt. C'est heureux que j'aie pris mes précautions car il n'y a plus rien à louer depuis la grève des chemins de fer, commencée il y a deux ou trois jours. Autrement, nous aurions dû renoncer à Saint-Paul de Vence. Chaque année, nous y sommes pour quelques jours, avant ou après le *Rendez-Vous de Septembre*. Nous pourrions tout simplement rester à Monte-Carlo; mais Germaine et moi aimons, avant de reprendre la vie active à Paris et à Londres, passer quelques jours dans l'atmosphère de paix et de gentillesse qui règne ici. Comme on est loin de l'Amérique et, surtout, de cette Floride où nos amis se réfugient chaque année pendant la période froide. Je sais qu'ils y trouvent la chaleur, les magnifiques plages de l'Atlantique, la mer chaude; mais que de choses qui me déplaisent. Je ne les trouve pas dans l'arrière-pays de la Méditerranée, même s'il y a encore beaucoup de monde en septembre et si les petites voitures font sur la route les pétarades que les jeunes aiment dans tous les pays du monde.



À Haut-de-Cagnes, nous avons retrouvé les A. et les F. de Montréal qui, comme nous, visitent la région. Ce n'est pas la foire qu'il faut voir, simple marché aux puces où les moindres choses se vendent à un prix fou; mais le château construit il y a bien longtemps par les Grimaldi. Ce sont eux également qui ont élevé cette forteresse d'Antibes où l'on a installé un musée d'art moderne. Le rapprochement des voûtes de pierre blanchie à la chaux et des œuvres récentes ne choquent pas.

Bien au contraire ! Il y a là des œuvres de Picasso et, dans la cour intérieure, des statues de Roussil. Celui-ci habite les Tourettes, un peu au-dessus de Saint-Paul, en allant vers Grasse, pays des fleurs et des essences de parfum.

Dans le château de Haut-de-Cagnes, il y avait une exposition assez originale à propos du tabac: des pots aux blagues de toutes les formes, des fume-cigares et fume-cigarettes aux tabatières et aux râpes. Pour les réunir, on s'est adressé aux collectionneurs les plus illustres, comme les plus humbles. Il y a aussi des briquets, des boîtes d'allumettes, des étuis et des pipes allemandes, anglaises, françaises, italiennes, autrichiennes, en argent, en bois sculpté, en ivoire, en porcelaine; toutes plus ornées, plus étonnantes les unes que les autres. Et pour nous présenter tout cela, un texte de Pierre Gaxotte, plein d'humour et de détails curieux. Il n'est pas certain, dit-il, « que Christophe Colomb ait découvert l'Amérique; les Vikings avaient abordé bien avant lui sur les côtes du Nouveau-Monde. Mais, il a certainement découvert le tabac. Les premiers Indiens qu'il aperçut fumaient de longs cigares, faits d'une feuille séchée, roulée sur elle-même et enveloppée d'une feuille de maïs. Le cigare, en leur langue, se disait *tobacco*.¹ Et ils remerciaient le Grand Esprit de leur avoir donné cette plante divine qui distribue l'oubli et la volupté. » En lisant ces lignes, on pense à ces gravures gracieuses, bien étonnantes que faisaient au XVIII^e siècle des artistes qui en étaient restés au bon sauvage de Jean-Jacques Rousseau. Il ne les gênait pas de leur prêter des costumes et un habitat créés par leur imagination. Cela rappelle aussi les gravures qui à la même époque, représentaient Québec et Montréal. Souvent, l'artiste était hollandais ou flamand. Aussi, dessinait-il des façades en escaliers tout comme si on était en Flandre ou dans quelque ville maritime des Pays-Bas. Il y avait plusieurs de ces gravures en 1967, dans le pavillon de France où l'on avait réuni gravures, peintures et objets d'art de l'époque française.



Il est curieux de voir comme on a un grand besoin d'habitude. À tel point qu'on fait souvent les mêmes gestes, et qu'on passe par les mêmes endroits sans s'en rendre compte. Tous les jours, dans mon automobile, je suis un trajet compliqué qui me mène rapidement à mon

¹ Plus tard, en France, on l'appela l'herbe à la reine, l'herbe Médicis, parce que Catherine de Médicis y prit goût.

bureau. Une fois rendu, j'essaie parfois de me rappeler par où je suis passé, sans y parvenir tellement les gestes ont été automatiques, comme on se défend au volant contre le piéton ou l'automobiliste qui coupe, change d'avis, recule, fait les choses les plus folles qui soient.

Faut-il appeler habitude ou tendresse le fait d'habiter longtemps avec la même femme ou le même homme, sans en souffrir et sans vouloir en changer ? Même si parfois, on est agacé par ses remarques, son mode de vie auquel le nôtre s'est adapté tant bien que mal.

70

Les jeunes couples ne se plient pas aussi facilement aux manies et aux habitudes de l'autre conjoint. Ils sont impatients, facilement désappointés et, dès que l'attrait sexuel est fini, ils songent souvent à se séparer. Le divorce leur offre une porte de sortie facile et l'entrée dans une vie nouvelle qui leur paraît bien attrayante. Une de nos amis en est rendue à son troisième mari; ce qui chaque fois lui coûte une petite fortune.

Depuis que le divorce est facilement accessible, il y en a eu un très grand nombre à Montréal, où les gens vivaient ensemble sans pouvoir régulariser une situation que, dans bien des cas, ils ne demandaient qu'à rendre régulière. Au fond, le divorce — facteur dissolvant — est aussi un avantage positif puisqu'il apporte aux nouveaux époux la consécration que notre société demande. Les enfants sont les grands perdants. Ils ne comprennent pas. Ils sont attirés par les deux. Un les quitte. Comment veut-on qu'ils ne soient pas tirillés entre celui qui les garde et celui qui les abandonne ? À leur âge, ils ont besoin des deux qui agissent comme contre-poids ou correctif suivant le caractère de chacun. La mère leur est tout aussi nécessaire que le père, surtout à partir de l'âge où ils se rendent compte des faiblesses de l'un ou de l'autre, et s'efforcent d'en tirer le maximum. C'est le drame du divorce qui, en brisant la famille, empêche les enfants d'en obtenir les avantages qu'elle présente, quoi qu'en pensent ceux qui la détestent ou la maudissent, en oubliant ce qu'elle a été pour eux. Je ne pense pas qu'on puisse dire *famille je te hais* et le penser vraiment, à moins qu'on y ait été affreusement malheureux: ce qui est bien rare.



Tout à l'heure, je suis allé faire brûler un cierge dans la très vieille église de Vence, siège de l'évêché il y a bien longtemps. J'aime la lueur des cierges dans la nef sombre. Pourquoi les a-t-on supprimés dans la

plupart de nos églises ? Depuis Vatican II, on est allé très loin dans les réformes. Autant que possible, on ne veut plus de décoration, plus de statue de saints. Les jours de funérailles, plus de rideaux et de tentures sombres, funèbres. Il ne reste plus guère de l'ancienne mise en scène que le catafalque et les six escogriffes qui transportent le mort sur leurs épaules. Ils sont précédés d'un maître de cérémonie qui, vêtu d'une jaquette, s'efforce de paraître lugubre. Souvent, il a plus l'air d'un tavernier endimanché, qui conduit un client en terre que d'un honnête entrepreneur de pompes funèbres.

Mais pourquoi supprimer les cierges dans l'église ? J'y reviens. Ils ne sont pas la marque d'une religion superstitieuse, mais simplement le geste d'un fidèle qui rend hommage à Dieu, à sa mère ou à ce bon Saint Joseph que les sculpteurs du Moyen-Âge ont rendu si sympathique avec sa barbe et son air *brave*, comme on dit dans la région.

71



« L'art doit inquiéter », a dit Bracque. C'est au musée de la fondation Maeght, près de Saint-Paul de Vence, qu'on peut s'en persuader. Dans cet extraordinaire musée logé dans la nature, que de choses bizarres, folles, exaspérantes ou étonnantes : des mobiles aux stables de Calder, des murales de Miro aux étonnantes statues de Giacometti, longues, difformes, inhumaines. Heureusement que tout autour circulent d'aimables créatures bien en chair, qui réconcilient avec la femme. Que de laideurs, que d'horreurs il y a dans ce jardin magnifique ! Chose curieuse, elles s'harmonisent assez bien avec les murs, les arbres, les fleurs qui, fort heureusement, ont gardé leurs formes et leurs couleurs. On s'étonne qu'au milieu de ces œuvres difformes, les arbres ne poussent pas en rond, en carré ou en spirale, que les fleurs ne sentent pas le souffre et que le gazon garde ses verts riches et somptueux. Il est vrai qu'on les entretient avec les jets d'eau qui, le soir, les arrosent comme les *fairways* d'un terrain de golf de grand luxe.

À l'intérieur, nous avons vu d'extraordinaires collections d'œuvres de Matisse, peintre et graveur, et de quelques-uns de ses amis. À ses débuts et pendant longtemps, Matisse a affolé bien des gens. Autant ses œuvres nous paraissent conventionnelles aujourd'hui, autant elles ont choqué. Et c'est cela qui fait hésiter bien des jugements qui se voudraient plus durs, bien des gens qui n'osent pas condamner ou

simplement admettre qu'ils n'aiment pas cet art difforme sans cesse renouvelé et de plus en plus laid. Où commence l'art ou la fumisterie ? C'est cela que la plupart du temps il est presque impossible de déceler.

Mais qu'il est beau ce musée de la Fondation Maeght, construit au milieu des pins. Au loin, on aperçoit la vallée et, au-delà, la mer d'un bleu bleu, comme on disait follement après la guerre de 1914, en ajoutant: *c'est bleu, c'est japonais !*

72 15 septembre

Je me suis promené hier dans Saint-Paul, petite ville moyennageuse aux rues étroites, à cause de l'espace disponible entre les murs restés intacts et de la chaleur, l'été. Il y avait une foule de Français surtout, me semble-t-il. Ceux-ci se déplacent le samedi et le dimanche pour voir le pays, ses monuments et ses curiosités.

Ce matin, lundi, presque tout est fermé pour « cause de revendications », indique-t-on à la montre d'une des boutiques. On veut protester contre les charges fiscales du gouvernement. On évitera sûrement de le faire le samedi et le dimanche — jours de grande activité commerciale. Le lundi est plus tranquille. Aussi en profite-t-on pour attirer l'attention de l'État en refusant l'accès de sa boutique au chaland: raisonnement un peu étonnant, comme dans le cas de bien des grèves. Ici c'est le *lock-out* des petites gens: boutiquiers, artisans, petits marchands, etc. J'ai pu tout de même entrer dans la galerie Saint-Paul, qui expose les œuvres de Norval Morrisseau, peintre indien du Grand-Nord. Indien qui se veut primitif, il a refusé qu'on lui enseigne son métier pour rester lui-même. Ses peintures et ses gravures sont sauvages, c'est-à-dire de couleurs violentes, avec un dessin primaire, mais intéressant. J'ai gardé le souvenir de deux toiles en particulier.

Pourquoi l'artiste s'appelle-t-il Norval Morrisseau, alors que son nom indien est « Oiseau du Tonnerre Cuivré » ? Il habite le nord de l'Ontario. Il est aussi l'auteur d'un livre sur ses gens, intitulé *Legends of my people*. C'est Hubert T. Schwartz de la galerie Cartier à Montréal qui le présente. Je dois avouer mon ignorance. Et cependant, il a exposé à Toronto, à Montréal et à Québec. Faut-il venir à l'étranger pour connaître son pays et ses gens ?

Lu, dans l'*Express* de cette semaine, un article très amusant de Françoise Giroud. Elle y traite de « ce chiffon de tulle et de dentelle sur lequel sont fondées tant de fausses réputations. » . . . Il s'agit du soutien-gorge, le *bra* américain autour duquel, en ce moment, se livre une lutte violente chez nos voisins du Sud. Il est vrai que souvent certaines poitrines induisent en erreur le jeune ou le vieux mâle, qui juge par les apparences, sans pouvoir aller jusqu'à une vérification circonstanciée. Il y a plusieurs années, à Paris, l'*Illustration* avait une annonce à la fois irrespectueuse et drôle, rédigée ainsi: « Le soutien-gorge X soutient les faibles, maintient les forts et ramène les égarés. » Ce qui était un programme, auquel conviait un peu différemment, vers la même époque, une autre annonce parue cette fois sur un grand panneau-réclame à Montréal: « The secret is in the circle ».

Quel que soit l'argument, les fabricants n'aiment pas ces campagnes, comme celle que l'on mène aux États-Unis, parce qu'elles risquent de diminuer leur chiffre d'affaires. Ils sont sûrs cependant que leurs clientes reviendront à eux, comme le confesseur reçoit ses pénitentes venues s'accuser des mêmes fautes, dont l'enlèvement du chiffon de tulle et de dentelle est généralement le prélude.

Mme Giroud aurait aimé cette annonce amusante parue récemment dans un journal de Montréal: « Les Impalpables . . . pour se prêter aux jeux de transparence, aux robes montantes, des soutiens-gorge tout en souplesse, aux tissus légers et aux teintes colorées. » Je n'invente rien.



Dans leur lutte contre le chiffon de tulle et de dentelle, les femmes aux États-Unis montrent, paraît-il, un grand désir de liberté. Ce mot me rappelle une époque déjà lointaine — dix ou douze ans peut-être — où je ne m'absentais pas encore de Sainte-Adèle en septembre. Je suivais de loin un bien curieux colloque de l'Institut des Affaires Publiques. Pendant trois jours, on y avait fait l'éloge de la liberté. Et cependant comme quelqu'un ne partageait pas les vues de la majorité dans l'auditoire, on voulait l'empêcher de parler. Il est vrai qu'il s'agissait d'une célibataire au nez long et aux idées courtes. Mais il nous semblait, à nous les sans-grades, qu'il fallait donner l'exemple en laissant s'exprimer cette personne, même si on n'était pas de son avis. Presque tous ceux qui prenaient part au colloque étaient d'ailleurs bien limités dans l'expression de leurs propres idées. Tel religieux était libre de

parler pourvu qu'il ne fit pas l'éloge de l'athéisme, du vice, de la fraude ou du mensonge. Tel professeur savait très bien qu'il ne lui fallait pas dépasser certaines bornes s'il voulait rester en place. Tel homme politique ne pouvait critiquer son parti ouvertement sans être forcé d'en sortir un jour ou l'autre. Et que dire de ce chef ouvrier qui, ne pouvant faire l'éloge du capitalisme, devait se contenter de n'en pas parler s'il en pensait du bien !

74

La liberté est chose bien relative, même si l'on doit la vouloir. C'est ainsi qu'après avoir rejeté le chiffon de tulle et de dentelle, ces dames y reviendront sans doute, en se rendant compte qu'il permet de corriger des ans l'irréparable outrage, de modifier l'angle de tir, de donner du corps à ce qui n'en a pas et ainsi, de mystifier l'homme, cet être incorrigible et crédule.

Paris, 17 septembre

Pour avoir des nouvelles du Canada à Paris, on peut aller à Air Canada, aux Chemins de fers nationaux, à la Banque Canadienne Nationale, au Pacifique Canadien qui sont groupés dans un même quartier. On y trouve la collection du *Devoir* ou d'autres journaux. En lisant le numéro du 12 septembre du *Devoir*, je suis tombé sur une entrevue donnée au journal par les deux étudiants qui font partie du Conseil des Gouverneurs d'une nouvelle université. L'un a dit entre autres choses, semble-t-il : « Cette participation m'a fait toucher du doigt les relations des dominants à dominés que favorise le système ». L'entrevue souligne la difficulté de faire partie d'un conseil d'administration pour celui qui n'en comprend pas les usages. S'il est une chose qu'il faut éviter, c'est justement de parler à l'extérieur de ce qui s'y passe. La discussion est strictement confidentielle. Et s'il est une chose qu'il ne faut pas faire, c'est d'accorder une entrevue à des journalistes pour causer des affaires de la société. Seuls en ont le droit ceux qui y sont habilités. Qu'on aime cela ou non, il y a là une des règles du jeu. Dans toute entreprise non politisée, il n'y aurait pas d'hésitation à demander la démission du bavard. Pour que la participation soit acceptée, même si elle est imposée, il faut comprendre et admettre la tradition. Si on ne le veut pas, il ne faut pas accepter de représenter un groupe dans un conseil. On y a tous les droits quand on s'y trouve, mais on n'en garde aucun à l'extérieur à moins, encore une fois, d'avoir été prié d'agir au nom de tous.



Hier soir, au cinéma, nous avons vu un film de Jacques Riechenbach consacré à Arthur Rubenstein, ce monstre sacré de la musique. Il y a chez lui un remarquable goût de vivre, une exubérance de vieil enfant heureux qui est extraordinaire et charmante. Parfois, cela tourne un peu au cabotinage, à la pitrerie, mais on l'accepte tant Rubenstein semble joyeux d'exister et de le dire.

Quel musicien extraordinaire ! Quelle finesse il y a dans son jeu et quelle âme il y met ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir à l'occasion une grande vigueur dans ses accords. On nous montre ses mains jouant. Ce sont celles d'un vieil homme, mais comme les doigts restent vigoureux, musclés, agiles dans des chairs un peu flasques. À un moment, on nous le fait voir en Asie mineure, jouant dans un théâtre nouveau au milieu des ruines antiques, puis à Carnegie Hall et à Paris dans le quartier Montmartre où il a vécu jusqu'en 1938. On nous le présente, enfin, en Israël où il va faire le pèlerinage de celui qui, ayant réussi, est ému par tout ce que l'on a fait pour bâtir le pays dans une nature et un milieu hostiles.

75

Le film est intéressant. Peut-être qu'en le revoyant, on accepterait plus facilement un certain cabotinage, qui s'exprime par des jeux de physionomie et des gamineries inattendues chez un vieil homme. Ils traduisent aussi sa joie de vivre, sa réaction devant la musique ou les événements de tous les jours, sa gentillesse envers les enfants et les jeunes ; tout ce qui, en lui, est sentiment délicat et spontanéité.



La grève des transports continue. Elle s'est traduite jusqu'ici par la quasi impossibilité d'avoir un taxi à Paris. Je plains les pauvres gens qui, pour la plupart, doivent rentrer chez eux à pied ou attendre une rame de métro ou un autobus qui ne viennent pas. Dans le métro, la bousculade est la plus invraisemblable qui soit. S'il est censé y avoir des wagons ou des autobus à certaines heures, il y en a bien peu. Il ne faut pas aller trop loin de notre hôtel pour pouvoir rentrer à pied.



Hier après-midi, après avoir déjeuné excellemment à la *Table du Roy*, je suis allé voir le tableau de David qui, au Louvre, représente le sacre de Napoléon à Notre-Dame. En marge de la « Vie de Mme

Letizia » que je lis à petites étapes, il est intéressant de revoir la magnifique toile, vraie dans l'ensemble, mais fautive dans le détail, que David a consacrée à l'événement. Il est amusant de voir l'air recueilli et suave de Joséphine, dont le mariage religieux ne datait que de la veille, et les belles-sœurs (Pauline et Caroline) à qui on avait imposé de tenir la traîne de l'Impératrice qu'elles exécraient. Elles y avaient consenti à la dernière minute, sur l'ordre exprès de l'Empereur, engoncé dans son costume d'apparat. Il y a aussi la *madre*, Mme Letizia. Elle n'a pas assisté à la cérémonie parce qu'elle était à Rome et qu'elle s'était brouillée avec son fils à cause de Lucien, son autre fils que l'Empereur voulait faire divorcer pour épouser la fille de quelque roitelet, pour compléter les liens fédéralistes qu'il voulait nouer avec l'Europe entière. Mme Letizia était restée à Rome à cause de Lucien, mais aussi parce qu'elle réprouvait la manière cavalière dont Napoléon avait fait quérir Pie VII et l'avait fait amener à bride abattue jusqu'à Paris. Pie VII est là dans le tableau. Il a une figure d'ascète que représente une autre toile de David, face à celle du Sacre.

Puis, je suis revenu à l'hôtel à pied sous les arcades de la rue de Rivoli, dans ce décor qu'ont connu, au début du XIX^e siècle, tous ceux qui ont joué un rôle dans la tragédie napoléonienne.



Paris se développe vers l'ouest depuis quelques années. Autour du Rond-point de la Défense, on construit de grands immeubles. Lorsqu'ils seront terminés, l'ensemble sera sans doute imposant et utile. Pour l'instant, tout est défoncé, poussiéreux, sale et bien déplaisant. Une fois les travaux exécutés, il y aura là un Paris des temps nouveaux, une étape dans la vie d'une ville qui évolue avec les époques.



Je termine en ce moment la *Vie de Mme Letizia* d'Alain Decaux. Le livre est rempli de petits détails familiaux, qui servent de toile de fond à l'épopée napoléonienne. On y respire l'atmosphère créée par la *madre*, de la Corse qu'elle ne cesse d'aimer à ce Paris où on la comble d'honneurs et d'attentions, mais dont elle ne prise guère l'atmosphère.

Je veux aborder ensuite le dernier livre du professeur Guillemain. Il déteste Napoléon, dont il décortique les intentions, les ambitions, les projets avec une insistance qui va souvent jusqu'à l'aigreur. Il sera

intéressant de passer de Decaux, qui ne juge pas, à Guillemin qui est aussi dur qu'on peut l'être. Chose curieuse, il ne convainc personne, car, à travers le dictateur, les Français voient celui qui a rebâti la France, qui lui a redonné le prestige d'une grande nation, qui a conquis l'Europe, même si tout cela s'est fait au prix de très lourds et de très sanglants sacrifices.

Au Grand Palais, une exposition tend à faire renaître l'époque napoléonienne, à un moment où l'on fête le deuxième centenaire de la naissance de Buonaparte. En revenant de la Sarthe, où des amis charmants nous attendent, j'irai voir les vitraux de la cathédrale de Chartres et aussi la Malmaison, cette bien belle demeure qu'ont aimée Napoléon et Joséphine avant d'habiter les Tuileries.

77

Dimanche, 21 septembre

Je suis allé ce matin à la messe de dix heures, à Saint-Julien-le-Pauvre. L'église est une des plus vieilles de Paris. Sobre, belle dans sa simplicité, sa nef est coupée du reste de l'église par une cloison de bois précieux, richement décoré à la manière orientale. L'église est consacrée au rite orthodoxe, mais catholique. C'est dire que la liturgie est compliquée, complexe plutôt, avec des vêtements sacerdotaux, lourds, riches et somptueux. J'aime beaucoup les messes qu'on y chante dans ce décor, avec un encens abondant que le soleil dore lorsqu'il s'élève lentement vers la voûte. J'ai aimé aussi le sermon intelligent que le prêtre a prononcé au moment du prône, en rappelant le souvenir de Saint Paul, de l'épître du jour et de l'église d'Orient.

Quelle différence entre ce temple et l'immense et splendide nef de Notre-Dame, qui est de l'autre côté de la Seine dans l'Île de la Cité. Là, c'est la foule des touristes à qui on explique l'église pendant que d'autres assistent à la messe. Il y a un va-et-vient, qui ne porterait pas à la piété si on n'isolait les curieux derrière des barrières mises en place le dimanche. Chose curieuse, à Westminster Abbey à Londres, on met carrément les gens à la porte s'ils ne sont pas là pour assister au service. Je crois qu'on a raison d'agir ainsi.

Avant de quitter Notre-Dame, j'ai passé un quart d'heure adossé à l'un des transepts, ébloui par la rosace d'en face et charmé par les grandes orgues tenues par un organiste qui suit la tradition.

Un peu plus loin, tout à côté de Saint-Julien-le-Pauvre, il y a Saint-Séverin: autre église où il faut aller si l'on veut avoir une atmos-

phère différente et voir d'autres fidèles. A Saint-Séverin, ce sont les Bénédictins qui s'occupent de l'église paroissiale. Ils y voient avec les vues ouvertes, intelligentes, progressistes qu'ils montrent dans leurs initiatives. Ils ont créé un esprit magnifique qui les rapproche de leurs fidèles. A côté d'œuvres de toute espèce, ils ont fait naître un esprit paroissial magnifique, qui s'accompagne d'une pastorale intelligente, de concerts, de relations très fréquentes avec l'extérieur. Paroisse universitaire, je crois, c'est l'une des plus actives de Paris.

78

Le clergé doit cultiver cet esprit s'il veut garder ses fidèles les plus intelligents, comme les plus humbles. A Saint-Germain d'Outremont et à Sainte-Adèle, on agit de même, avec des moyens différents. Au fond de chacune de ces initiatives, il y a un homme qui s'entoure de quelques autres parmi les clercs ou les laïques. J'aime assez, je l'avoue, cette collaboration des fidèles à Sainte-Adèle qui, le dimanche, groupe mari et femme autour du prêtre: les deux servent la messe comme autrefois les enfants de chœur. Ils le font bien différemment, avec une piété que ne devait pas avoir *l'enfant de chœur* de Soutine: ce bien curieux tableau d'un grand artiste. Je me rappelle comme moi-même j'étais maladroit dans le rôle de servant de messe. Ma carrière fut courte, comme celle de joueur de hockey, à une époque où, très myope déjà, j'étais rendu encore plus maladroit par le fait que je devais jouer sans lunettes. Dieu sait avec quelle fougue je me jetais dans la mêlée. Je dus cesser à partir du jour où, croyant le *puck* à une extrémité de la patinoire, je m'y précipitai pendant qu'on rentrait un point dans l'autre. Honteux, je ne discutai pas, je quittai l'équipe et ne revins pas.



Vu cet après-midi, *Electre* de Jean Giraudoux. La pièce m'a guéri d'*On ne sait jamais* de Roussin que l'on donne en ce moment au théâtre de la Michodière. Il n'y a rien qui ressemble davantage à une pièce de Roussin qu'une autre de ses pièces: tout le monde couche avec tout le monde, ce qui devient normal comme chanter, se moucher, se faire la barbe ou prendre un bain. Comme toujours, le dialogue est vif, alerte, charmant. Seule la conversation du père et du fils m'a vraiment plu; c'est Pierre Fresnay qui l'anime, en très vieil homme qu'il est devenu, mais avec son charme coutumier et sa connaissance du métier. Il porte le chapeau comme moi. Je crois que nous sommes les seuls à le faire à Paris en ce moment, où il fait un temps splendide.

J'étais sorti du théâtre assez agacé, la bouche un peu amère et avec l'impression d'avoir perdu mon temps et mon argent. À nouveau, c'est à la Comédie Française que j'ai retrouvé du goût pour le théâtre français. La première fois — je me le rappelle — la *Reine Morte* de Montherlant m'avait enthousiasmé. Cette fois, c'est *Electre*, cette œuvre de Giraudoux qui a fait jaillir l'étincelle. Elle est admirablement écrite et jouée par de très grands acteurs. Périodiquement, je pense, il faut se retremper aux sources de la tragédie classique pour ne pas aller tout simplement au cinéma y satisfaire son goût du spectacle.

Pour finir, dimanche après-midi, concert d'orgue à Notre-Dame. L'église était remplie de gens assis par terre, sur les bases des colonnes et le long des murs. Il y avait des jeunes surtout, vêtus des costumes les plus extraordinaires. Ils écoutaient religieusement les grandes orgues dont la sonorité est très belle sous ces voûtes de pierre. J'étais assis sur une chaise de paille, face à la grande rosace de gauche. Ainsi, aux riches sonorités qui parcouraient la voûte, s'ajoutaient les jeux de la lumière dans les vitraux, celle-ci donnant au verre une admirable luminosité.

79

Je sortis de là ravi et m'acheminai vers la bouche du métro qui est à côté de l'Hôtel de ville. Le service a repris sur la ligne Vincennes-Neuilly, dont les wagons roulent sur pneumatiques comme ceux du métro de Montréal. C'est cette ligne qui a servi de modèle à la nôtre et, par voie de conséquence, au métro de Mexico auquel des ingénieurs canadiens ont collaboré.

30 septembre

Je reviens d'une très belle exposition de gravures et de lithographies à la galerie « Vision Nouvelle ». Je ferai venir à Montréal une litho soit de Fiorini, soit de Guiramand. Le première est moins colorée que l'autre, mais elle est plus chatoyante. Je la mettrai à la place de la sérigraphie de Pellan qui est dans mon bureau. Ce n'est pas que je ne l'aime pas, mais simplement que je voudrais remplacer l'une par l'autre, en une alternance suivant l'humeur plus que le calendrier.

La galerie est une des plus intéressantes de Paris, je crois. Elle est dans un beau quartier, Place Lafayette. Elle est un peu plus bas que le monument élevé à la mémoire de Washington et de La Fayette. Tous deux se serrent la main depuis de nombreuses années, en un

geste que le sculpteur a fixé une fois pour toutes. Le monument est resté en place malgré la guerre, malgré les prises de bec ou d'orteil auxquelles de Gaulle a présidé de l'Élysée, superbement, sans broncher, jusqu'au référendum.

80 Pompidou l'y a remplacé. Depuis que nous sommes de retour à Paris, nous le voyons lutter pour consolider sa situation et celle de Chaban-Delmas. Leur fonction n'est pas facile à remplir. Depuis la rentrée, ils doivent faire face à l'opposition qui est forte, même au sein de leur parti. L'affrontement doit se faire en même temps avec les partis politiques et les syndicats: ce qui ne facilite pas les choses. La C.G.T. a pris une position très nette dès la fin des vacances. Tout en affirmant qu'elle n'y était pour rien, elle a appuyé une grève des roulants des chemins de fer, avec le résultat que, pendant plusieurs jours, il a fallu marcher car, à côté des cheminots, s'étaient rangés les employés du métro, comme je le notais précédemment.

Ainsi, on revoyait les pauvres gens de chez nous, forcés de marcher pour venir au travail pendant la grève des autobus en 1967.

Il semble que le problème principal en France en ce moment, soit de faire naître la confiance dans le gouvernement, ses attitudes et ses mesures. Si, à l'Assemblée Nationale, Chaban-Delmas a eu une forte majorité récemment, le problème reste entier: convaincre le public que tout ira bien. Or, partout dans les journaux, on fait son possible pour créer une atmosphère de méfiance.

Quand je vois tout cela, je pense que nous sommes bien comme les Français. Ils excellent dans l'art d'étaler leurs maux, défauts et vices sur la place publique. Comme les Anglophones sont différents ! Il faut vraiment que le mal soit bien profond pour qu'ils en parlent.



En attendant d'aller au Conseil national du Patronat, tout à l'heure, je bois une tasse de thé dans un bistrot. L'atmosphère n'est pas favorable au recueillement. Tous les clients rangés autour du zinc parlent à tue-tête et, en contrepoint, on entend le bruit de la vaisselle. J'essaie tout de même de fixer quelques idées autour de la participation que je vais discuter. Je n'ai pas l'impression que la question ait beaucoup avancé depuis un an. On a laissé le Général en parler sous l'inspiration

de ses amis René Capitan et Louis Vallon, sans trop faire grand-chose. On a donné davantage d'importance aux comités d'entreprise dans certains endroits, et, dans d'autres, on a signé des contrats d'intéressement, mais sans aller bien loin.

Récemment, Pompidou a annoncé que l'on donnerait des actions aux employés de la Régie Renault. Ils sont 100,000. Or, les bénéfices sont de l'ordre de 20,000,000 de francs. Comme on ne distribuera pas tout, ce n'est pas grand-chose qu'on accordera finalement. Les syndicats sont opposés à l'actionnariat parce qu'ils ne veulent pas d'un rapprochement avec l'entreprise d'État ou privée. Peut-être aussi se disent-ils qu'il s'agit là d'une mesure sans véritable intérêt. D'autres sont violemment opposés parce qu'ils craignent que l'entreprise soit graduellement dénationalisée par la vente des actions faite plus ou moins rapidement par leur nouveau propriétaire. L'intention de Pompidou est très claire; mais il a peut-être agi trop vite. La mesure aurait pu être mise au point avant d'être annoncée.

81

C'est de la Régie Renault qu'est venu l'exemple de la plupart des mesures sociales en France. La société est nationalisée. Le personnel jouit d'une participation dans la direction et il paraît mieux traité qu'ailleurs. Et cependant, c'est de là que partent les grèves les plus sérieuses. Faut-il conclure? Je ne le pense pas. Et cependant, comme il serait tentant de le faire sans aller davantage au fond du problème.



1er octobre: Londres

Depuis dix ans j'y viens à l'automne, un peu avant la chute des feuilles. Dans Hyde Park, elles commencent seulement de brunir. C'est qu'à Londres comme à Paris, le temps a été beau, magnifique au point d'être inquiétant. Que sera octobre après un été pareil?

J'ai vu bien des choses à Londres. Tout à l'heure, en rentrant de la City au Hyde Park Hotel, je me suis trouvé devant de jeunes mariés qui sortaient de l'ascenseur, du *lift* devrais-je dire. Lui, très élégant dans une jaquette impeccable; elle, heureuse sous un voile qui rendait son sourire encore plus charmant. Je lui ai dit tout bas: « Vive la mariée! » Je ne sais pas si elle a compris, mais elle a souri avec cette gentillesse que l'on a dans ce moment particulier où la vie s'annonce belle comme une avenue large et sans détour qui mène au bonheur. Dans l'*underground*, (car à Londres je voyage ainsi), j'ai vu une jeune femme aux joues de pomme d'api, salutiste en uniforme comme

il y en a encore en Angleterre et au Canada. Tous les deux, nous nous sommes arc-boutés contre la porte du wagon pour permettre aux autres de sortir. Si nous faisons une B.A., je ne suis pas sûr que nous n'ayons violé quelque règlement qui nous exposait à une sanction. Comme quoi vouloir rendre service est parfois une aventure.

82

Aux heures de pointe, dans l'*underground* comme ailleurs, il faut se précipiter si l'on ne veut pas être entraîné plus loin. Mais pourquoi voyager en métro alors qu'il est si facile de prendre un taxi ? C'est qu'à Londres, il vaut mieux prendre l'*underground* qui nous mène à destination en la moitié du temps. D'autant plus qu'il permet de voir les gens de beaucoup plus près. Ainsi, sur la plate-forme de Holburn, il y avait cette aimable salutiste avec qui j'ai fait équipe, une jeune femme en mini-jupe — gracieuse d'ailleurs — et une fille longue comme un jour sans pain, vêtue d'un pantalon et fardée comme il n'est plus permis de l'être. Je dis « comme un jour sans pain ». Mais ai-je bien le droit de parler ainsi, moi qui reviens d'un déjeuner pris dans la salle à manger de la Mercantile & General, d'où l'on a une vue splendide sur la ville reconstruite. Le nombre de larbins y était presque aussi grand que celui des convives et la chère excellente. Elle était arrosée d'un Fouilly-Puisé délicat, suivi d'un porto dont les Anglais ont le secret depuis qu'ils sont les clients principaux du Portugal, c'est-à-dire depuis toujours.

Il est vrai qu'auparavant j'étais entré dans Moorhouse Fields Church tenue par les Jésuites. Ceux-ci offrent à leurs ouailles la confession, une messe et, puis, après, des sandwiches, du café et le loisir de jouer au ping-pong ou aux quilles dans un sous-sol accueillant. La veille, j'étais allé à Saint Botolph et à St. Helen's, gracieuse et vieille église où trois pénitents au milieu de 50 places écoutaient le prône, en attendant de boire du coca-cola. Il était dans une machine distributrice du siècle présent, installée dans un décor qui remonte, je crois, au XII^e. siècle. J'ai sursauté, je l'avoue, en apercevant l'appareil, non que je ne reconnaisse au coca-cola des vertus rafraîchissantes, mais simplement parce qu'il m'a semblé y avoir là une machine un peu récente pour les gisants et les vitraux qui l'entourent. À St. Botolph, comme à St. Helen's, on annonçait un concert sacré après la discussion, sorte de séminaire où le monologue fait place au dialogue et où les voix laïques remplacent celle du ministre de Dieu. Je ne me moque pas. Je constate simplement que là, comme ailleurs, le clergé fait l'impossible,

dans la mesure de la décence pour attirer l'homme de la rue, dans une société qui a tendance à se désolidariser de l'homme de Dieu.

J'ai vu aussi dans Hyde Park des pêcheurs à la ligne aux longues gaules pour de bien petits poissons, un sportif vêtu d'une combinaison rouge qui s'entraînait à la course à pied, des dragons aux uniformes d'apparat, le sabre sur l'épaule, des cavaliers montant des bêtes de race. Et aussi des canards, des cygnes blancs ou noirs, un chien haletant et vieilli à qui deux jeunes filles d'âge tendre faisaient faire ses petits besoins, des voiles blanches et rouges comme en Méditerranée. À *Piccadilly Circus*, hier soir, il y avait des hippies que ne parvenait pas à chasser l'eau des fontaines. Et, ce matin, dans la *City*, des agents de change en jaquette et haut-de-forme et, près de St. Paul Cathedral, deux messieurs aux tempes grisonnantes qui pestaient devant les immeubles modernes qui entourent la Cathédrale. Ils n'ont rien de choquant pour moi, leur ai-je dit. Voyez comme ils permettent d'admirer le dôme. Oui, ajoutèrent-ils, mais celui qui l'a fait était un homme de goût.

83

À l'intérieur de la cathédrale, je suis allé rendre visite au lieutenant-général Ralph Abercrombie, mort en 1861, dont le nom ne nous est pas inconnu. Ne l'a-t-on pas donné au canton où se trouve ma maison de Sainte-Adèle? Je suis allé également présenter mes respects au Vice-Admiral Horatio, Viscount Nelson, K.B., sans trouver trace, cependant, de Lady Hamilton qu'il a aimée.

À la sortie, assise sur les marches, il y avait une jolie femme vêtue d'un manteau vert pomme et, à côté, un bébé ayant un manteau orange. Ainsi, en sortant d'une voûte sombre, on retrouvait le présent et l'avenir, dans des couleurs vives: heureux présage pour celui qui, venu rendre visite au passé, retombait dans la vie d'aujourd'hui et de demain.

Et tout cela, en me préoccupant d'assurance et de réassurance, ces deux piliers d'un temple dont les colonnes sont bien secouées en ce moment.



Hier soir, nous sommes allés dîner au Café Royal avec nos amis les P. L'atmosphère y est curieuse; on est à la *belle époque* et on s'étonne que les femmes ne soient pas vêtues de ces robes qui se redressaient sur la croupe, avec un buste rigide et proéminent et la taille

84 mince emprisonnée dans un corset garni de baleines, que laçait la femme de chambre à un moment où il était encore possible d'en avoir. Si le décor est vieillot et somptueux, la chère est bonne et coûteuse. Un taxi nous amena ensuite au théâtre où l'on donnait ce soir-là, *The Price* d'Arthur Miller, pièce bien bâtie. Le premier acte en particulier est remarquable parce qu'il permet à l'acteur de faire donner le maximum à son jeu. *Le Prix*, c'est celui que paie le brocanteur pour acheter de vieux meubles aux héritiers nécessiteux; ce qui donne l'occasion à chacun de parler, un peu longuement peut-être, du passé, de ses aventures personnelles, de ses souvenirs et de ses haines.

Le théâtre à Londres est généralement excellent au début de l'automne, alors qu'à Paris, il ne démarre vraiment qu'en octobre. Chaque année, nous nous proposons d'attendre pour y venir que la saison de théâtre et de musique soit commencée. *Le Rendez-vous de Septembre* est un fil à la patte, qui nous force à nous rendre un peu tôt dans une ville qui reprend bien lentement l'activité suspendue durant les grandes vacances. En août, tout est mort à Paris, où cependant afflue l'étranger. Comment expliquer que les gens partent quand le chaland vient se cogner le nez sur les boutiques. L'habitude est plus forte que l'appât du gain. Dieu sait qu'on aurait grand besoin de vendre à Paris où tout le monde se plaint, se lamente, critique, rouspète et conteste.

Mais nous voilà bien loin de Londres. Ce soir, nous allons au Royal Festival Hall entendre de la musique de chambre. Chaque fois, j'y vais au moins un soir. J'aime la salle et la musique qu'on y donne. Je ne sais si on critique encore ce hall magnifique. Il y a quelques années, des Anglais de notre connaissance refusaient d'y aller, s'en tenant uniquement au Royal Albert Hall, traditionnel, vaste, où pour certaines gens, la musique avait seul droit de citer. On change heureusement. Au moment de l'ouverture officielle, Le Corbusier était venu de Paris dire son admiration pour cette salle si bien adaptée aux besoins de la musique. Maintenant, on ne discute plus, on vient en foule vers le hall de South Bank. Ses formes extérieures sont acceptées même si elles choquent encore ceux qui ne peuvent concevoir autre chose que l'architecture élizabéthaine ou tudor (encore très plaisante) ou victorienne. Cette dernière est assez laide mais on y tient, l'habitude aidant. Or, à Londres, le précédent, la tradition ont encore une grande importance même si la jeunesse en se dévêtant et les hippies, en s'opposant

à la société d'aujourd'hui, refusent d'accepter bien des choses reconnues jusque-là comme un fondement de la société britannique.

Le Hyde Park Hotel est à ce point de vue caractéristique de la vie d'hier. Les garçons sont en habit galonné. Ils sont d'une politesse exquise même quand ils ont le goût d'en . . . Les chambres sont grandes, silencieuses pour les bruits de l'intérieur. Malheureusement, la rue ne l'est pas. Du pavé monte le grondement d'une circulation intense. Du côté de Hyde Park, on est dans un autre monde, celui d'une Angleterre à l'époque heureuse des cavaliers peu pressés, des bêtes de race, des pelouses bien tondues, des gens qui se promènent sans hâte.

21 novembre

Je n'ai rien écrit dans mon journal depuis le retour d'Europe. Pourquoi ? Simplement parce que j'ai dû mettre au point le numéro d'octobre de la revue. Je me préoccupe aussi de plus en plus de ce travail sur Monseigneur Bourget que je dois présenter en juin prochain à la Société Royale. Dès que j'ai un petit moment, je lis des textes qui traitent de lui, de ses idées, de son œuvre. Ainsi, je cherche à reconstituer l'atmosphère dans laquelle il a vécu. C'est un processus indispensable pour comprendre l'époque et le milieu. On ne peut louer Monseigneur Bourget ou le critiquer autrement. Il faut éviter de se perdre dans le détail. Sinon, il faut craindre une simple énumération de faits, fastidieuse et sans intérêt particulier. À quoi sert d'accumuler les dates, les petits détails, les événements, sans essayer de trouver la trame, la tendance, l'orientation des esprits et le heurt des personnalités. Par exemple, si l'on se contente de noter que, sous Mgr Bourget on a excommunié les membres de l'Institut Canadien parce qu'ils acceptaient que l'Institut mît ses *mauvais livres* à la disposition du lecteur sans contrôle, on ne comprend pas. On a tendance à n'avoir que mépris pour cet homme d'âge mûr qui a des réflexes d'inquisiteur, à une époque où l'Église ne peut se laisser aller à des mouvements inconsidérés et détestables. Pour ne pas condamner avec une égale incompréhension, il faut se demander comment un homme bon, doux, dévoué à ses ouailles ait pu se laisser aller à un pareil excès. Car excommunier, à cette époque, est une mesure extrême. Pour expliquer, il faut essayer de comprendre. Et c'est à cela que je m'efforce en lisant, en réfléchissant, en reconstituant le climat psychologique de l'époque. Car, face à l'anathème de l'évêque, il y a les autres qui veulent faire avancer l'instruction,

qui demandent la liberté de pensée et d'expression et qui détestent l'esprit conservateur, paternaliste qu'affiche la société d'alors et que l'évêque a tendance à faire prédominer dans ses relations avec ses fidèles. Je sais qu'il y a Louis-Joseph Papineau, Louis-Antoine Dessaulles, Joseph Doutre et leurs amis qui sont également très durs dans leurs jugements. Il y a aussi Wilfrid Laurier qui veut faire admettre que le libéralisme politique anglais est bien différent du libéralisme religieux qui, lui, ne songe qu'à démolir ce qui a pendant si longtemps constitué les assises de la Religion. Dieu sait que Dessaulles et ses amis de l'Institut Canadien n'y vont pas avec le dos de la cuiller. Ils frappent à tour de bras sur ce qu'ils considèrent des idoles et leurs gardiens. Qu'on en juge par ces quelques exemples venus de Voltaire, à travers les années. Ils font tressaillir de joie ceux qui veulent démolir le temple. Dans ses conférences, Dessaulles est extrêmement dur. Ainsi, à propos de l'annexion aux États-Unis en 1850, il écrit: « Le clergé et le peuple en sont encore aux notions politiques du XVII^e siècle. » Il affirme à un autre moment: « Avec les ignorants ou les fanatiques, on n'a jamais raison impunément. » Or, ces ignorants ou ces fanatiques, ce sont, par ricochet, Monseigneur Bourget et les membres de son clergé. À un autre moment, le même Dessaulles parle du « despotisme moral et religieux » et également « d'un pays que l'on espérait exploiter encore pendant quelques générations », à propos de l'opposition « aux idées libérales du progrès et de la liberté » qu'il prêche. Or, Dessaulles n'est pas le premier venu. Né à Saint-Hyacinthe, il est le neveu de Louis-Joseph Papineau qui l'a beaucoup influencé au cours de son séjour en France. Médecin, il dirige *Le Pays* dont les collaborateurs disent pis que pendre des gens d'en face, étroits d'esprit, conservateurs à l'extrême qui s'arc-boutent contre ceux qui ont un très grand désir de liberté et le besoin d'ouvrir les fenêtres sur le futur; ce dont on ne peut les blâmer. On ne peut que les trouver bien maladroits dans l'expression de leur vœu d'une vie nouvelle. Dessaulles écrit un jour, par exemple: « Les dîmes ont sur les masses un effet encore plus immoral que la tenure seigneuriale. » Une autre fois, il affirme, visant aussi l'ultramontanisme de Monseigneur Bourget: « L'inquisition... s'efforce de blâmer tout changement, de repousser toute amélioration, d'enrayer tout progrès, d'anéantir toute découverte, de comprimer toute intelligence, de tuer toute liberté, de détruire toute indépendance d'esprit, de prohiber toute manifestation de raison et de génie, de proscrire toute expression libre de la pensée humaine. » Dans toutes ces attaques, l'esprit

voltairien est très clair, comme le note M. Philippe Sylvain.¹ De son côté, Arthur Buies, dans *Chroniques. Mœurs et Caprices*, traite le régime « d'abatardissement, de dégradation morale et intellectuelle ». Le 17 décembre 1867, Louis-Joseph Papineau vient à Montebello pour assister au 23^e anniversaire de l'Institut Canadien. Il n'hésite pas à affirmer, en pointant Monseigneur Bourget et ses amis: « Voilà les ennemis de la raison et de la pensée qui ont souhaité la dispersion de l'Institut et de ses livres. » Enfin, Dessaulles écrit de son côté: « Les hommes d'étude ont pu voir à quel degré de nullité intellectuelle, politique et nationale et d'infériorité morale, les clergés de tous les pays ont réduit les peuples qu'ils ont réussi à contrôler et à dominer. »²

87

Ceux, dont la fonction est de garder le temple intact, ne peuvent aimer ces invectives et ces attaques très dures, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles atteignent en vigueur ce qu'elles perdent en efficacité immédiate. Elles convainquent l'adversaire qu'il est de son devoir de lutter contre Satan, ses séides et ses pompes. Il le fait directement, cruellement, sans ménagement.

C'est à comprendre tout cela que je m'efforce, en écoutant tantôt du Haydn, tantôt les moines du grand Scolasticat de Chevigny, tantôt ces musiciens du XVIII^e siècle dont la fonction était de distraire Louis XV à Versailles. Trop souvent, on a médité du Souverain parce qu'il a aimé la femme. Mais c'est peut-être à cause de cela que son siècle a été si charmant, si précieux dans l'évolution du goût et de l'esprit et si éloigné de cette deuxième partie du XIX^e siècle janséniste, embourgeoisée que je veux comprendre. Il faut en convenir même si, pour nous Canadiens, le souvenir du Bien-Aimé est si détestable sous certains aspects.



Les premiers évêques de Montréal, Monseigneur Jean-Jacques Lartigue et Monseigneur Ignace Bourget, se sont heurtés aux Messieurs de Saint-Sulpice à plusieurs reprises avant que leur autorité ne soit établie. Le premier dut se retirer chez les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, en attendant que son église fut construite, tant l'opposition des marguilliers

¹ Dans sa très intéressante étude sur « Quelques aspects de l'antagonisme libéral — ultramontain au Canada français », dans *Recherches sociographiques* (VIII-1967), Marcel Trudel le signale également dans *L'Influence de Voltaire au Canada*.

² Lettre à Monseigneur Bourget, le 31 juillet 1872.

et du curé de Notre-Dame était forte. Monseigneur Bourget encourut l'hostilité des Messieurs quand il voulut changer l'organisation interne de son diocèse. Les Sulpiciens avaient des prêtres qui s'occupaient des dessertes logées un peu partout dans la ville. Le prélat, lui, voulait des paroisses. L'opposition fut assez violente. Un des amis de Saint-Sulpice, le curé Chaboyer, par exemple, gallican et assez frondeur, n'hésita pas à mettre en doute l'autorité temporelle du Pape, pour essayer de battre en brèche les projets de l'ultramontain intégral qu'était Monseigneur Bourget.

88

L'évêque passa outre et, avec l'approbation de Rome, il créa 75 paroisses dans son diocèse, de 1840 à 1876. Il faut lire ce passage de *La Paroisse*, livre excellent d'un Sulpicien charmant et diplomate, où Olivier Maurault, p.s.s., décrit ce que fut l'Ordre à Montréal après la bousculade de ses prérogatives séculaires par l'évêque: « La situation sociale de Saint-Sulpice avait nécessairement subi quelques modifications. Néanmoins, le Supérieur restait encore un gros personnage ». Il cessa cependant d'être le curé de Notre-Dame à partir de 1866. L'Ordre gardait son prestige, mais perdait son influence, parce qu'il n'avait pas su évoluer.

Fait significatif, cependant, c'est le Supérieur de Saint-Sulpice, M. Colin, qui fit l'éloge de Monseigneur Bourget après son décès, à l'église Notre-Dame où le service funèbre avait lieu en 1885. Il ne pouvait pas ne pas admettre que ce dernier avait été un grand prélat. Il le fit d'ailleurs avec beaucoup de dignité.

**Le Canada français d'aujourd'hui. Société Royale du Canada,
rue Wellington, Ottawa.**

Troisième volume d'une série consacrée au Canada français, cet ouvrage groupe les études préparées par ses membres dans le domaine de l'instruction, des sciences, des lettres, des arts et de l'économique. Il apporte des aperçus nouveaux sur un milieu qui soulève en ce moment le plus grand intérêt et quelque inquiétude.

J. D.